marxisme ? Non ! Mais on ne peut les juger, au contraire de ce que fait Perry Anderson, que dans les coordonnées subjectives et objectives de leur élaboration. Pour cet examen nous ne pouvons suivre la méthode d'homogénéisation de son pseudo-groupe. Et nous y distinguerons trois rapports différents au stalinisme :

1. Ceux qui capitulent devant le stalinisme : Lukacs et, pour la moitié de sa vie, Lefebvre.
2. Les antistaliniens : Benjamin, Marcuse, Adorno, Goldmann.
3. Ceux qui, « nés » dans le stalinisme, ou venus au marxisme à travers cette « déviation-contradiction » s'en sont plus ou moins dégagés tardivement : le second Lefebvre, Della Volpe, Coletti, Althusser.

Plus le cas spécial de Sartre qui, cycliquement fut quasi-stalinien, puis anti-stalinien de droite, puis à nouveau quasi-stalinien, puis tiers-mondiste, puis quasi-maoïste, puis s'est tû, mais toujours dans une opposition irréductible au marxisme révolutionnaire.

D'un côté, donc, des théoriciens qui acceptent de renoncer aux conditions mêmes de la théorie, en acceptant le carcan du dogme et de la « ligne » pragmatique d'une caste contre-révolutionnaire, s'efforcent de ruser avec les lois et le contrôle d'une bureaucratie qui, pour grossière et inculte qu'elle soit, n'en demeure pas moins pointilleuse, qui doivent se corriger sans cesse et choisir sans cesse entre la déformation et l'autocensure.

Malgré sa réputation, c'est Lukacs qui s'en tire le plus mal. Et pas seulement parce qu'il est sous la botte, mais surtout parce que sa capitulation est profondément intellectuelle[16].

Il faudra un jour prendre le temps de démonter la farce de sa réputation d'esthéticien marxiste, alors que son « renversement » de la géniale esthétique de Hegel à qui il emprunte le meilleur – voire le plus « original » – de ce que l'on considère comme son apport aboutit à une mécanique de la détermination artistique qui contredit les intuitions et remarques de Marx et lui fait manquer tout ce qui est art et littérature révolutionnaires en son temps, même Brecht, ce qui est paradoxal. Comment d'ailleurs peut-on à la fois considérer l'esthétique de Lukacs avec quelque considération et en même temps celle d'Adorno qui en est largement le contrepied ? Mystère des survols généralisateurs !

Lefebvre s'en est mieux tiré. Il est vrai qu'il ne risquait pas la balle dans la nuque. Mais pourtant ! ... Il a raconté (quoique non exhaustivement) dans *la Somme et le reste* (livre cependant passionnant et chargé de richesses) ses ruses et ses chiffrages. Reste que son œuvre d'avant la rupture avec le stalinisme est soit viciée (son *Descartes*, son tome 1 de *Pascal*, caviardé et resté sans tome 2

pendant cinq ans), soit avortée (son *Traité de logique*, mis au pilon quelques semaines après sa publication et qu'il ne jugea plus possible de poursuivre), soit viciée pendant une période et retardée dans son élaboration, ce qui est le cas de son œuvre principale et la plus riche – que n'évoque même pas Perry Anderson – à savoir ses travaux sur la critique de la vie quotidienne.

D'un autre côté, il y a ceux qui rompent avec le stalinisme et conservent par-là même la capacité d'une recherche sans entrave. Mais eux se coupent effectivement du mouvement ouvrier et se trouvent alors, ayant répudié leur classe d'origine, hors-classe. Or, l'au-dessus des classes n'est rien d'autre que le flottement entre les classes, c'est-à-dire la situation petite-bourgeoise, pour le meilleur et/ou pour le pire.

Ces marxistes universitaires – pour la plupart d'entre eux au sens propre du terme – Perry Anderson doit lui-même reconnaître (p. 76) qu'ils travaillent « sur le marxisme » plus qu'en marxistes. Malgré l'originalité de leurs travaux, leur intelligence, leur finesse et le courage intellectuel de quasi tous, qui ne peut qu'inspirer l'estime, force est de constater qu'ils dérivent tous plus ou moins, non pas du « marxisme classique » mais tout simplement de quelque créneau que ce soit du front de classe. Un examen de leurs travaux qui ne procède pas par description littéraire et goût des curiosités intellectuelles, mais – comme s'y refuse Perry Anderson – en fonction des « paramètres de la conjoncture historique de base », et de « la distribution réelle des relations établies dans ce champ, dans toute sa complexité », fait apparaître que leur apport durable est précisément en raison inverse de leur dérive, ou, autrement dit, que la dérive est la limite même de leur apport au marxisme, et que ceci se vérifie encore dans le fait que plus la dérive a été grande moins les travaux sont approfondissement de l'acquis, plus ils cèdent aux modes idéologiques.

Le survol de ce groupe particulier des « marxistes occidentaux » des années trente à cinquante ne peut s'opérer non plus en séparant – comme le fait Perry Anderson – leurs travaux consacrés aux « superstructures » de leurs analyses des structures sociales, ni ignorer les conséquences politiques qui découlent de leurs travaux, qu'ils les aient eux-mêmes tirées ou que d'autres – avec ou sans leur aveu – aient fondé sur elles des pratiques politiques nouvelles.

Perry Anderson leur fait un mérite de leur « réorientation » vers la théorie bourgeoise (p. 79) dont la « vitalité et une supériorité relatives au détriment de la pensée socialiste » serait une conséquence de la « restabilisation impérialiste ». C'est encore un singulier

bilan que celui-ci et qui, en mêlant les nouveaux acquis scientifiques et techniques qui ne doivent à la prolongation de la vie du capitalisme que leurs limites, leurs canalisations, leurs utilisations barbares et les théorisations idéologiques douteuses qui s'élèvent sur ce socle, aboutit à considérer la bourgeoisie comme n'ayant pas épuisé ses capacités *progressives pour l'humanité tout entière*, bilan qui s'opère par opposition à « la faiblesse d'ensemble de la culture socialiste » (sic) c'est-à-dire en prenant pour argent comptant l'étiquette de la barbarie stalinienne. En fait, il serait aisé de montrer – et nous n'y manquerons pas si le loisir nous en est donné – que si le développement des sciences – qui n'est pas en soi bourgeois – a permis des progrès de la pensée théorique – ainsi d'ailleurs qu'il en a toujours été – inversement les nouvelles idéologies mystificatrices bourgeoises n'ont pas été sans induire nombre de « marxistes occidentaux » à des confusions et à les jeter dans des impasses.

Très nettement, de ce point de vue, il faut encore les séparer en deux groupes : d'un côté Benjamin et Adorno, de l'autre Marcuse et Goldmann.

Walter Benjamin, qui n'a élaboré aucune œuvre systématique, et dont Perry Anderson qualifie la forme de « brièveté schématique et tortueuse », laisse une œuvre critique fine, chargée à craquer – comme si, pareil à Gramsci, il pressentait sa dramatique fin prématurée – de remarques profondes, lourdes d'indications de recherches. Il est encore semblable à Gramsci en cela que son isolement politique et culturel lui est une véritable prison qui accentue son subjectivisme, pour le meilleur et pour le plus faible d'une œuvre qui penche finalement vers des tentations irrationnelles surgies de ses origines culturelles (ce qui pointe aussi chez Gramsci, dont les origines sont très différentes, voir les *Lettres de prison*). Toutefois Benjamin amène infiniment plus pour une saisie marxiste des phénomènes littéraires de notre temps, avec ses brèves études, que Lukacs avec tous ses pesants tomes rocailleux aveugles à la « beauté convulsive » qui est celle de l'époque.

Adorno est (avec Ernst Bloch dont nous avons déjà signalé que Perry Anderson l'ignore superbement) le plus riche de tous les théoriciens de ce temps, celui dont l'apport nous est le plus précieux[17]. Sa *Théorie esthétique* est peut-être le plus important de son œuvre en cela qu'elle est sans doute sa construction la plus systématique. Cependant, même cette œuvre remarquable n'est pas exempte de tares qui tiennent au pessimisme historique qui domine

l'école de Francfort, et qui sont essentiellement les contradictions insolubles dans lesquelles tournent sans cesse son appréhension de l'art. C'est à Adorno que l'on doit en particulier deux fausses clefs qui font depuis dix ans bégayer la critique « new look », la théorie de l'art comme « production » et celle de la « récupération » qui expriment les deux vices majeurs du marxisme universitaire : l'objectivisme et le pessimisme théorique. Combattant fortement le hideux « réalisme socialiste », il a le tort de le considérer pour ce qu'il se donne et non comme un produit totalement étranger à l'art et de fonder là-dessus l'impossibilité d'un art de haut niveau exprimant directement la lutte des classes. Et si, à l'inverse de Lukacs, il sait distinguer les vraies valeurs artistiques révolutionnaires (en particulier Beckett), l'obsession de la récupération lui fait sous-estimer l'importance de l'apport des artistes de ce que nous appelons personnellement le « ghetto », c'est-à-dire qui œuvrent « en marge » de la société, dans un « hors le monde » qui n'est d'ailleurs pas sans rapport avec les conditions de production des meilleurs « marxistes occidentaux ».

Comme Adorno, mais au travers d'une démarche toute différente, Lucien Goldmann aura aussi donné le meilleur de lui-même dans ses œuvres d'histoire et d'analyse de la littérature et de l'art. Toutefois – et bien qu'il ait cru trouver dans son structuralisme génétique une méthode scientifique d'analyse susceptible de le garder de tout subjectivisme – lui non plus n'a pu échapper aux conséquences de son statut social, et beaucoup moins qu'Adorno.

Cela éclate en particulier dans l'élection qu'il fait de Robbe-Grillet comme le point culminant de la littérature moderne en cela qu'il exprimerait le plus parfaitement et critiquement l'aliénation et la réification où il voit le caractère majeur du temps. Ce choix de l'écrivain de l'abstraction la plus artificielle, la plus vide, la plus bourgeoise, en passant à côté d'écrivains authentiquement révolutionnaires (comme Nathalie Sarraute ou Beckett, pour ne citer que deux contemporains de langue française de Robbe-Grillet) est comme un reflet inversé de l'aveuglement de Lukacs.

Mais il y a plus. Aussi importante en volume et en poids politique est la partie de l'œuvre de Goldmann consacrée à l'analyse des structures sociales. Et là Goldmann élabore une théorie des classes, parallèle à celle de Marcuse, qui nourrira tous les réformismes modernes et tous les centrismes. Cette théorisation, qui crut se voir confirmée par Mai 68, voire prophétique de l'événement, et qui n'y coïncide que pour des observateurs superficiels, apparaît bien aujourd'hui pour ce qu'elle est, à savoir une projection faussement

scientifique, et en réalité impressionniste, d'illusions bourgeoises et petites-bourgeoises sur la dissolution du spectre de la révolution par disparition du prolétariat. Bien loin d'être un « enrichissement » ou un « dépassement » du marxisme, il s'agit ici d'une idéologie née de trente ans de boom économique que 68, au lieu de confirmer, allait jeter par terre, et que les phénomènes sociaux liés à la crise obligent à ravauder, ce que ses derniers tenants doivent d'ailleurs faire en en abandonnant la rigueur des conséquences révisionnistes[18].

L'œuvre de Marcuse, elle, culmine avec le révisionnisme de la théorie de « l'intégration culturelle de la classe ouvrière dans le capitalisme avancé ». L'ensemble de ses fondements et de la cohérence de ses recherches doit être examiné à cette lumière, comme utopie petite-bourgeoise. En particulier, sa tentative de concilier Marx et Freud doit probablement être considérée comme un échec fondé sur une interprétation erronée de l'un et de l'autre, ce que Fromm a bien montré dans une tentative bien autrement riche, bien que moins prestigieuse.

La troisième génération de « marxistes occidentaux » se divise d'elle-même en deux par le rapport au stalinisme.

Bien que l'on puisse espérer que l'évolution de Louis Althusser ne soit pas encore achevée, jusqu'ici son pragmatisme politique est le plus vif éclairage sur ses prétentions théoriques. Son apparente – et insolente – rigueur théorique fonctionne en réalité comme système permettant une condamnation du bureaucratisme despotique stalinien tout en sauvant la politique des partis staliniens dans la forme moderne d'un eurocommunisme de gauche après avoir « sauvé » un « maoïsme idéalisé ». Si Althusser n'est pas un dirigeant de parti, il ne peut être tenu pour séparé de la pratique du parti avec lequel rien ne lui paraît cause de rupture. Le critère du lien de la théorie et de la pratique (qu'il serait trop commode de limiter à une « pratique théorique ») interdit d'examiner l'œuvre du « philosophe » en dehors de ses rapports aux politiques précises qu'elle a servi et sert à garantir. Mais, de plus, Althusser, qui emprunte plus que tout autre à l'idéologie bourgeoise en soumettant le marxisme au carcan structuraliste, n'a été hissé sur le pavois du « marxisme moderne, vraiment riche et neuf » que par le petit monde de l'université et du journalisme (comme d'ailleurs, peu avant, Marcuse, comme maître à penser des étudiants de 68... qui ne l'avaient pas lu). L'apport d'Althusser au marxisme risque fort d'apparaître comme

égal à zéro, et le théoricien comme un phénomène idéologique caractérisant la décomposition du stalinisme[19], son pessimisme théorique n'étant que l'expression d'un défaitisme devant le bureaucratisme.

L'importance de renouvellement du marxisme par Della Volpe et Coletti est encore plus douteuse s'il se peut. Pour radicale que soit leur rupture avec le stalinisme par rapport à Althusser, elle est celle d'hommes qui sont passés directement de la vieille pensée libérale vermoulue au stalinisme et qui manifestent dans la rupture avec celui-ci une tendance à reprendre – en admettant qu'il les ait jamais quittés – les mécanismes de pensée d'un matérialisme pré-marxiste. Les œuvres de Coletti manifestent avec candeur et lourdeur pédante une incompréhension absolue de la dialectique qui, en politique, passe en particulier par une incompréhension aussi totale de la théorie de la révolution permanente[20].

Nous avons mis à part le cas de Sartre. La manière dont il se situe lui-même au sein du marxisme, il l'a expliquée dans les *Questions de méthode* de la *Critique de la Raison dialectique.* A un marxisme « arrêté », il insufflait le mouvement de l'existentialisme. Cet arrêt du marxisme, il le justifiait par une reconnaissance du stalinisme comme nécessité historique, en ignorant aussi bien l'école de Francfort que le marxisme révolutionnaire (traité par de petites anecdotes méprisantes, des insinuations calomnieuses et des poux cherchés dans la tête de Daniel Guérin), mais il suggérait que ses travaux à bâtons rompus allaient le remettre en marche puisqu'aussi bien le marxisme était la « philosophie » de l'époque, indépassable et irrévisable.

Mais en quoi son marxisme s'est-il manifesté ? Ses interventions que Perry Anderson énumère, beaucoup plus que des luttes de marxiste évoque les « défenses » qu'il est devenu traditionnel en France, depuis Voltaire, en passant par Hugo, Zola et Anatole France, que les intellectuels marquent de leur nom et de leur prestige.

Quant à l'œuvre théorique de Sartre, c'est un chaos contradictoire dont les variations politiques sont des plus désolantes. Sa seule constance est celle de ses zigzags : De la justification « noire » du stalinisme (de la libération à 1947) il passe à la constitution du Rassemblement démocratique et révolutionnaire (RDR), antistalinien et droitier (en 1948) qui s'effondre bientôt. La guerre froide le voit revenir au philostalinisme avec son étude *les Communistes et la paix* où il pousse à l'absurde l'idée lukacsienne de l'incarnation de la conscience de la classe en le parti

et justifie ainsi théoriquement l'identité de la classe pour soi avec le parti stalinien. On est alors dans le pire cours de Staline, celui qui précède sa mort et que marquent les derniers grands procès d'aveux extorqués. L'écrasement de la révolution hongroise de 1956 l'amène enfin, non sans équivoque et semi-justifications, à une condamnation du stalinisme qui en sauve d'ailleurs le passé (et le sien) : « Faut-il appeler socialisme ce monstre sanglant qui se déchire lui-même ? Je réponds franchement : oui, c'était même *le socialisme* à sa phase primitive, il n'y en avait pas d'autre, excepté peut-être au ciel de Platon et il fallait vouloir celui-là ou n'en vouloir aucun, » écrivait-il dans *le Fantôme de Staline.* Les guerres coloniales lui permettent de se réhabiliter un peu par un « tiers-mondisme » courageux mais dont il partage toutes les illusions et le mépris du « prolétariat embourgeoisé », pour se trouver enfin, après Mai 68, patron spirituel d'un maoïsme confus, avant de se dégager frileusement des ultra-gauches qu'il a couvert avec naïveté.

Maître à penser de plusieurs générations, il a été un maître à penser tous les errements de la gauche intellectuelle, auxquels il donnait forme théorique. Sartre représente à un degré parfait la pointe élevée de l'oscillation de la pensée de l'intelligentsia petite-bourgeoise cahotée de droite à gauche dans les tempêtes des temps modernes.

Les apports de Sartre à la pensée marxiste sont à chercher à la loupe. Sa gigantesque somme théorique est une forteresse inachevée dont déjà les murailles tombent en ruines. Le désir immodéré d'autojustification et la mauvaise foi polémique, l'ignorance feinte ou réelle du marxisme vivant ne sont que quelques-unes des forces autodestructrices de ce monument.

En adjoignant Sartre au bloc arbitraire de ces « marxistes occidentaux », Perry Anderson a introduit une paille gigantesque au centre de sa poutre déjà si fragile.

Eux et nous

Cependant, nous ne nions ni n'ignorons les apports de certains de ces théoriciens, que l'état actuel de développement de notre mouvement nous permet d'ailleurs maintenant de mieux appréhender et dont nous tendons à tirer tout le suc.

Histoire et conscience de classe a nourri de longue date notre conception du parti révolutionnaire, et Lukacs a sans doute été l'objet de plus de discussions dans nos rangs qu'aucun autre théoricien marxiste.

Si Gramsci était peu connu parmi nous, c'est qu'il n'était pas ou peu édité par ceux-mêmes qui se prétendaient frauduleusement ses héritiers intellectuels et politiques. Il en va de même de l'école de Francfort qui, en France, n'a commencé à être sérieusement éditée qu'après 1968.

En revanche, nous avons rencontré tôt Sartre, Goldmann puis Althusser. Mais comme des adversaires politiques dont les théorisations ne nous faisaient pas illusion. Pour autant nous faisions notre profit d'œuvres comme *Qu'est-ce que la littérature ?, le Dieu caché* ou *Pour une sociologie du roman.* Seul Lefebvre nous fut d'un constant enrichissement, et il ignore sans doute encore qu'il n'avait pas de lecteurs, voire d'élèves, plus attentifs que les trotskystes[21].

C'est pourquoi nous ne pouvons accepter le jugement de Perry Anderson qui nous taxe d'une « méfiance à l'égard des innovations théoriques du marxisme occidental » et qui décide que cela nous coûta cher.

S'il est vrai que le courant marxiste révolutionnaire est loin, par ses méthodes et ses préoccupations, des marxistes universitaires, il n'en est pas aux « antipodes » comme le dit Perry Anderson, puisqu'il les rencontrait sur le double terrain de la théorie et de la pratique, pour peu qu'ils ne fussent pas dans l'empyrée de l'ésotérisme, ou les oubliettes bien fermées.

Mais quand Perry Anderson tente de silhouetter notre courant, il le fait avec sa même méthode de la simplification et du regroupement biographique. Ainsi, il nous « crédite » de Deutscher qui, bien que biographe de Trotsky, n'appartient pas à notre courant et, en était même séparé par de telles divergences qu'elles transforment son troisième volume du *Prophète* en ouvrage polémique et non plus biographique[22]. Inversement, Mandel est simplement situé comme continuateur de l'œuvre économique de Rosdolvsky, et sa modestie même sert de prétexte à la minimisation de ses travaux économiques, ses travaux politiques (il est vrai publiés pendant des décennies sous pseudonymes, n'étant même pas évoqués.

Mais il est vrai qu'après la mort de Trotsky, l'élaboration de notre courant a été – pour le meilleur et pour le pire – collective et souvent anonyme. Pour le pire : nous ne dissimulons pas nos erreurs (comme le font de leur mieux un certain nombre de « marxistes occidentaux » y compris ceux qui se livraient à des « autocritiques » sur commande). *Critique communiste,* à elle seule, en a déjà passé en revue un certain nombre en son peu d'années d'existence, et nous n'en avons pas fini avec les bilans

dont nous n'escomptons pas la vaine satisfaction de l'autoflagellation mais les leçons qui permettent de mieux poursuivre notre chemin : celui de la lutte prolétarienne pour et vers le socialisme.

Mais face à tant d'errements sinueux des marxistes universitaires dont l'examen bref que nous en avons fait n'a rien d'exhaustif, face à tant de pompeuses théorisations s'effondrant au moindre contact de l'épreuve politique, nous ne pouvons que constater que, malgré nos insuffisances et nos erreurs, nous avons fait vivre le legs de Trotsky – et par-delà Trotsky du marxisme et du léninisme – que nous y avons ajouté avec nos faibles moyens et que cela a été possible – c'est notre meilleur – grâce à la fois à un réel lien aux masses réelles, maintenu y compris dans notre époque groupusculaire, et à une activité théorique qui, pour n'avoir pas été spectaculaire et littérairement marquante, n'a pas davantage été cette pure exégèse que prétendent nos ennemis : un effort patient et modeste pour suivre pas à pas les tranformations du monde, en rendre compte et y adapter des stratégies et tactiques qui permettent enfin de combler l'écart entre théorie et pratique, dont pour notre part nous n'avons jamais renoncé à l'unité fut-ce « ponctuellement ».

Dans le tournant historique des années soixante, les « marxistes universitaires » – à l'exception sans doute d'Adorno – n'ont été pour rien. Le moteur de ce tournant aura été les combats révolutionnaires du « Tiers monde »; répercutés en Europe par des luttes de soutien dans lesquelles les marxistes révolutionnaires ont joué plus qu'un rôle de ferment. C'est à l'inverse le nouveau cours de remontée ouvrière en Europe qui a porté les marxistes universitaires à une audience de masse. Quant à nous, notre surgissement de l'ombre n'a rien eu d'une chevauchée de l'événement. La réussite de notre essor tient au fait que nous en avons été les artisans acharnés, que nous l'avions patiemment, passionnément préparé. Des « théoriciens professionnels », qui s'offrirent pour maîtres aux jeunes générations, il s'avère que les clefs n'ouvraient aucune des portes de l'avenir. Car ces apports sont marginaux dans les meilleurs des cas, boîteux presque toujours, et faux souvent. Ce ne nous est pas une raison de les rejeter en bloc, mais il faut toutes proportions garder. Et la perspective ouverte par Perry Anderson de « réouverture d'un circuit révolutionnaire entre la théorie et la pratique des masses, apparues au travers de réels combats de la classe ouvrière industrielle » (p. 133) n'est malheureusement que le renversement de sa proposition de départ (p. 67) : « En dehors des rangs du communisme organisé [lisez : du stalinisme] il n'existait apparemment pas de point d'appui dans la masse de la classe ouvrière à

partir de quoi développer une analyse ou une stratégie révolutionnaire intelligible ».

Nous croyons avoir suffisamment montré qu'il ne s'agit là que d'un faux dilemme qui doit, pour se consolider considérer comme secondaire, voire négligeable, la continuité marxiste révolutionnaire, subtilement calomniée dans cette réduction : « Le triomphalisme quant aux perspectives de la classe ouvrière et le catastrophisme dans l'analyse du capitalisme, affirmés plus par effet d'un vœu pieux que par celui d'une intelligence lucide », etc. (p. 140) Ainsi, ceux qui ne sombraient pas dans le désespoir, la révision pessimiste et la désertion ne le devaient pas à la rectitude de leur armement théorique mais à leur foi irrationnelle de derviches tourneurs, et la lucidité était tout entière du côté de ceux pour qui le réel était le rationnel, nourrissant, en œuvres ésotériquement tournées, un doux désespoir « fin de civilisation », confortablement installés dans leurs chaires, sous les flashes admiratifs d'une bourgeoisie dont on connaît l'impartialité intellectuelle (on voit de qui nous parlons et de qui nous ne parlons pas dans l'amalgame du « marxisme occidental »). Nos innombrables morts au combat pendant le minuit du siècle, faudrait-il les regarder comme tombés à la masse des aveugles « vieux croyants », morts pour rien.

Encore une fois, nous ne rejetons rien de ce qui peut enrichir notre intelligence de la lutte de classes et éclairer notre combat pour le socialisme. Les essais issus de notre courant que nous avons cités sont déjà là pour le prouver, mais nous ne nous en laisserons pas conter. Et si nous entendons bien « régler [nos] comptes avec cette tradition – à la fois apprendre d'elle et s'en dégager » (p. 131), c'est au prix d'une critique sévère, menée avec les méthodes du marxisme même, et non par un inventaire esthétique.

La « crise du marxisme », dont tout un chacun se gargarise selon son assaisonnement favori, existe effectivement comme retard de la pensée théorique sur les besoins de l'époque, mais c'est en même temps, et largement, un faux problème de gens en rupture de stalinisme dont la « crise de conscience » paralyse l'indispensable grand lessivage du passé (dont le leur), et la nécessaire rupture radicale avec celui-ci. L'objectif pour nous n'est pas un « renouveau » (et surtout pas « local ») de la théorie marxiste, mais la continuité du développement et l'enrichissement du marxisme révolutionnaire dans une accélération des travaux permise par l'effectif des nouvelles générations de marxistes.

Le prix de l'enrichissement du marxisme par les marxistes universitaires de l'ère stalinienne ne peut qu'être l'élimination de leurs systèmes contradictoires en ce que, comme totalités personnalisées,

ils sont des fruits de la défaite du mouvement ouvrier. C'est dire qu'elle ne peut souffrir aucune complaisance diplomatique de notre part, à nous qui avons représenté la résistance à cette défaite et le lien vivant avec la tradition. Sur cette reconnaissance non plus nous ne sommes pas prêts à faire des concessions, parce qu'elles ne sauraient être sans sanction politique.

Michel Lequenne

NOTES

1. Perry Anderson, *Sur le marxisme occidental*, éd. Maspero.

2. Dans une brève réponse au professeur Sydney Hook, « Le marxisme en tant que science » du 11 avril 1933, Trotsky a bien précisé les rapports, dans le marxisme, de la science et de l'« art » (au sens d'application de la science, ainsi, par exemple, que la médecine est un art) : « La dialectique matérialiste est une méthode. Marx, cependant, n'a pas seulement formulé cette méthode, il l'a appliquée dans deux domaines en créant la théorie de l'économie capitaliste (science) et la théorie des processus historiques (la « philosophie de l'histoire », plus exactement, une science). » Trotsky distingue la pratique « réaliste » de la théorie scientifique en faisant découler la première de la seconde. Il écrit encore dans la même note : « La lutte contre les événements *inévitables* n'est pas nécessairement utopique, parce que les événements inévitables sont limités à la fois dans le temps et l'espace. » (Trotsky, *Œuvres*, t 1, EDI Paris). Dans cette phrase, l'adjectif « utopique » est employé dans son sens courant d'impossible, ou plutôt d'illusoire. C'est précisément parce que le jeu du rationnellement prévisible déjoué par l'imprévisible (qui est le plus souvent refus de l'ordre dominant par les classes dominées) renvoie sans cesse l'utopie comme en un jeu de miroirs que, pour un certain nombre de marxistes d'aujourd'hui derrière Ernst Bloch, le mot utopie se met à changer de sens. Le marxisme avait dû s'imposer contre des « socialismes utopiques » au sens de non-matérialistes, romantiques, voire poétiques. Taxé lui-même d'utopie pour la part de volonté humaine qu'il fait intervenir dans le développement du processus historique, le marxisme relève le défi en saisissant dans l'utopie l'objectif d'harmonie sociale renouvelé au long de millénaires. Nulle confusion dans l'inversion du terme qui nous amène à parler maintenant d'utopie réactionnaire ou de contre-utopie pour ce qu'on appelait simplement utopie hier. L'irréalisme des utopistes d'hier appartient à l'histoire de la pensée, chapitre de l'idéologie des classes dominées. En revanche, l'essence positive de leur rêve, dont les maîtres du marxisme reconnaissaient la valeur, est passée dans le marxisme lui-même, mais désormais fondé rationnellement. Et c'est précisément la part du marxisme que les caricatures bureaucratiques du socialisme rejettent comme un irréalisme. Double raison d'accepter la dimension utopique du marxisme révolutionnaire : le marxisme est *l'utopie enfin fondée en science.*

3. Preuve venue du côté même du stalinisme et hommage du vice à la vertu : David Lajolo, in *Finestra aperte sulle Botteghe oscure* (Editor Rizzoli, 1975)

raconte le dialogue qu'il eut avec Togliatti à propos du livre d'un certain Mieli, l'accusant d'avoir participé à la liquidation physique de la direction du PC polonais en 1938.
« C'est vrai ce que raconte Mieli ?
« Togliatti me regarda fixement dans les yeux. « Oui », répondit-il lentement.
« – Mais comment as-tu pu le faire si tu connaissais ces camarades et étais certain de leur loyauté politique ?
« – Un long discours serait nécessaire pour refaire l'histoire de ces années, mais si j'avais eu une autre attitude j'aurais subi le même sort qu'eux.
« Je continuai, têtu, accusateur :
« – Gramsci, à ta place, qu'est-ce qu'il aurait fait ?
« Togliatti, sans hésiter : « Il serait mort. »
(D'après Anna Libéra, *Rouge*, n° 744 des 9 et 10 septembre 1978).

4. Pour qui en douterait encore, le t.I des *Œuvres* de Trotsky, déjà cité, qui vient de paraître (EDI) lèverait les derniers doutes.

5. Voir à ce propos le livre de Michaël Lowy, *Sociologie des intellectuels révolutionnaires,* et la critique que nous en avons faite dans notre numéro 17.

6. Les défaites prolétariennes, et cette superdéfaite qu'est la Deuxième Guerre mondiale, n'arrêtent que pour peu de temps la chaîne des révolutions. Remarquons que dix ans seulement séparent la défaite espagnole de la victoire de la révolution chinoise. Entre temps, la guerre impérialiste s'est transformée en guerres révolutionnaires en Yougoslavie et en Albanie (où elle sont victorieuses) et en Grèce (où elle est vaincue). La révolution vietnamienne commence en 1945. On connaît la suite.

7. Voir par exemple comment procède Trotsky dans un article reproduit *in* Rosa Luxemburg, *L'État bourgeois et la révolution* (éd. La Brèche); la publication du livre elle-même étant un exemple de la manière dont nous traitons les maîtres.

8. « Le parti doit être particulièrement vigilant vis-à-vis de ces *novateurs* qui ne font que réchauffer des plats critiques rassis ou de ceux qui sont encore en train de chercher sans résultats bien solides. » (Trotsky, « la politique du parti dans le domaine de l'art et de la philosophie », 16 juin 1933, *Œuvres,* t.I).

9. « Les staliniens et les brandlériens se sont également élevés contre l'analogie entre le régime préfasciste en Allemagne (gouvernements « présidentiels ») et le bonapartisme. Ils ont énuméré des dizaines de traits sur lesquels le régime de Papen-Schleicher différait du bonapartisme classique et ont toujours ignoré la caractéristique fondamentale qui le rend semblable à lui : la *préservation d'un équilibre entre deux camps irréconciliables* [souligné par nous] (Trotsky, « Le 4 août », 4 juin 1933, *Œuvres,* t.I).

10. « L'époque des transformations du Japon, qui s'est ouverte en 1868 – peu après celle des réformes en Russie et la guerre civile aux États-Unis – à consitué une action réflexe des classes dirigeantes exprimant leur instinct de conservation : ce n'était pas, contrairement à ce que disent certains historiens, une « révolution bourgeoise », mais une tentative pour en faire l'économie [...] Le mélange hâtif entre Edison et Confucius a laissé son empreinte sur toute la culture japonaise. » (Trotsky, « Le Japon va au désastre », 12 juillet 1933, *Œuvres,* t.I).

11. « Dans la chute du tsarisme [...] les nationalités opprimées ont joué un rôle considérable, dans la mesure où elles constituaient 53 % de la population

du vieil empire russe. » (Trotsky, *Œuvres*, t.1, p. 238). Trotsky indique ironiquement dans ce passage que les conseillers du Mikado devraient étudier cela avec soin. On comprend que cela valait pour tous les penseurs politiques du monde impérialiste.

12. Voir à ce sujet le tome 2 des *Écrits politiques* d'Ernest Mandel, à sortir prochainement aux éditions de la Brèche.

13. Voir en particulier comme Lénine était modeste sur ce qu'il ne possédait pas à fond et savait s'en remettre à d'autres, en particulier dans *Moscou sous Lénine* de Rosmer (rééd. Maspero).

14. Ce qu'analysait – *avant l'événement* – notre camarade A. Brates dans notre organe de l'époque, le mensuel *Quatrième Internationale* (1965).

15. Trotsky *Œuvres*, t.I.

16. Voir notre article « Intelligentsia et prolétariat », dans *Critique communiste*, n° 17.

17. Voir *la Théorie critique de l'école de Francfort*, de notre camarade Jean-Marie Vincent (éd. Galilée).

18. Voir encore à ce sujet, le tome 2 des *Écrits politiques* d'Ernest Mendel à paraître incessamment aux éd. La Brèche.

19. Voir *Contre Althusser*, « collection Rouge », 10/18, recueil d'études de militants et de sympathisants de notre organisation.

20. Voir son interview dans *Critique communiste*, n° 1.

21. Une anecdote significative. A la fin des années quarante, un jeune dirigeant de notre organisation vint me trouver et me dit : « Sur la dialectique, tu peux tout jeter et tu achètes la *Logique formelle et logique dialectique* de Lefebvre ». Je ne jetai rien mais me précipitai pour acheter le livre qui était paru peu de semaines auparavant. Las ! Il venait d'être retiré de la vente pour pilonnage par les Éditeurs français réunis, maison d'édition du PCF, comme l'on sait.

22. Sur le *Prophète en exil* de Deutscher, voir en particulier Jean van Heijenoort, *Sept ans auprès de Trotsky*, et aussi la présentation générale, par Pierre Broué, des *Œuvres* de Trotsky. Notons aussi que Perry Anderson relève les illusions d'I. Deutscher sur les possibilités d'autoréforme de la bureaucratie soviétique. Pas d'idée plus étrangère à Trotsky et à notre courant.